

Notre Prochain Feuilleton

Conan Doyle est aujourd'hui l'auteur le plus lu et le plus commenté. Il est aussi le plus traduit. Pour être dans le mouvement, L'AMI DU LECTEUR donnera dans son prochain numéro

Œil pour Œil,

un émouvant récit dû à cet écrivain, un récit parfaitement inédit au Canada et qui montrera jusqu'à quel point un père peut pousser les représailles en souvenir de son fils.

Un Médecin comme on en voit peu

Abba-Oumna vivait à Damas vers le milieu du quatrième siècle, après Jésus-Christ. C'était un médecin original et comme on en voit peu. Sa porte restait ouverte jour et nuit à tous ceux qui avaient besoin de le consulter: il ne faisait pas de distinction entre le riche et le pauvre, et quand on le blâmait de se prodiguer ainsi, sans souci de son repos et de sa fortune personnelle, il répondait: "Bénissez Dieu, mes amis; c'est lui qui m'a donné la science qui me permet de soulager mes semblables: pourquoi leur ferai-je payer ce que j'ai reçu gratuitement de l'insigne bonté du Très-Haut?" Et quand on insistait—ce qui était malheureusement rare—pour rémunérer ses services, il répondait:

—Malheur aux médecins qui exploitent la souffrance du pauvre. Si vous avez le moyen d'être reconnaissants, déposez votre offrande dans le tronc qui est dans mon antichambre. Je ne vous fixe pas de prix: je laisse à votre cœur le soin de me donner une récompense suffisante de mon savoir et de mes soins.

À ce métier, on devine qu'Abba-Oumna ne s'était pas enrichi. Beaucoup de ses malades qui auraient pu le payer priaient de sa simplicité qu'ils appelaient sottise et ne se gênaient pas pour oublier le tronc quand ils paraient guéris. Quelques-uns même allèrent plus loin et poussèrent l'effronterie jusqu'à voler ce grand bienfaiteur de l'humanité. Un jour, deux étudiants qui recevaient des leçons du maître sans en profiter beaucoup dérobèrent chez lui un tapis d'une certaine valeur qu'il avait acheté sur ses pauvres économies. Abba-Oumna, rentrant à la maison après différentes courses faites dans la matinée, ne trouva plus son tapis quand il voulut s'agenouiller dessus pour faire sa prière. Il soupira, mais ne dit rien et fit sa prière sur les dalles de sa chambre, un peu trop froides pour ses vieux genoux. L'après-midi, il se rendit au bazar pour acheter un autre tapis. Les deux étudiants étaient



Le vagabond qui vient de trouver un billet de cent dollars). — En voilà un que je vais garder. Si j'en perdais un, je suis bien sûr qu'on ne me le rendrait pas non plus.

là et devant eux était le tapis volé le matin et qu'ils offraient en vente aux passants.

"C'est curieux, pensa Abba-Oumna; mais voilà un tapis qui ferait bien mon affaire. Il a l'air chaud et velouté: n'était l'air honnête de ces deux jeunes gens, je pourrais croire que c'est le mien. Mais Dieu nous garde des imputations téméraires!"

—Combien ce tapis? dit-il tout haut en s'adressant aux deux négociants improvisés.

—Dix sequins, répondirent-ils en se cachant le visage pour ne pas laisser voir leurs traits à Abba-Oumna.

Mais celui-ci les avait reconnus, et, au lieu de les faire arrêter, pensant que tout péché mérite miséricorde il ajouta avec bonté:

—Je vous en donnerai cinq sequins, si vous voulez. C'est ce que m'a coûté un tapis exactement semblable à celui-là et que j'ai perdu ce matin, je ne sais trop comment.

Il n'avait pas achevé que les deux voleurs, honteux et repentants, étaient à ses pieds, implorant son pardon. Il les releva sans bruit et les consola:

—Vous me donnez, dit-il, la plus grande joie de mon existence, celle de voir un pécheur repentant qui reconnaît sa faute et promet devant Dieu de n'y plus retomber. Quant au tapis, ajouta-t-il avec un bon sou-

rire, vous me perdez, n'est-ce pas? de le reprendre. Mais vous n'aurez pas tout à fait perdu votre peine. Je donnerai aux pauvres les cinq sequins que je vous offrirai.

Ainsi fut fait et le parfum des vertus d'Abba-Oumna embauma longtemps Damas; mais depuis qu'il est mort, bien des siècles ont passé et les médecins comme Abba-Oumna sont devenus rares. Je veux croire cependant, pour l'honneur de l'humanité, qu'il y en a quelques-uns encore.

CII. N.

PARTIR!

*Un splendide azur sans nuage.
L'air est doux, la terre est fleurie.
Et l'oisif heureux déménage,
Fuyant la cité qu'il décrie.
Le départ résonne, et varie
Ses accords qu'il fait retentir
En fanfare allègre et nourrie.
Partons, tout invite à partir!*

*C'est l'appel vibrant du voyage.
Tous les champs ont leur broderie,
Un murmure éclôt du feuillage,
Le ciel d'un azur d'armoire
Aux lointains riant s'apparie;
L'air, les eaux semblent s'assortir
De clarté qui chante et sourie.
Partons, tout invite à partir!*

*C'est la fuite en un clair sillage
Vers de frais décors de féerie;
Tout s'ouvre et s'offre, vallon, plage,
Lac, forêt, montagne, prairie.
La lutte apaisant sa furie
Laisse enfin goûter et sentir
L'oubli, la paix, la rêverie,
Partons, tout invite à partir!*

*Chère aimée, en ta causerie
Ton regard laisse aussi sortir
Le désir ardent qui nous crie:
Partons, tout invite à partir!*

JEAN-MARIE MESTRALLET.

CONSEILS DU MEDECIN

Les chaleurs de l'été provoquent en général des sueurs abondantes, et il n'est pas rare de voir se produire sur le corps de certaines personnes de petites élevures de la peau, laissant échapper un peu de sérosité, et accompagnées de démangeaisons excessivement vives. Dans certains cas, ces éruptions qui se limitent en général au cou et sur les bras envahissent la totalité de la peau et ne cessent pas d'être très pénibles.

Pour les combattre, je conseille les bains d'amidon fréquents; l'emploi d'un verre d'eau purgative tous les deux jours pendant huit jours, faire en outre des lotions avec de la décoction de guimauve et pavots; enfin poudrer avec le mélange suivant:

Acide salicylique	2 grammes
Oxyde de zinc	25 "
Poudre d'amidon	100 "